

LE BON, LE MAL ET LE TRUAND DANS *LO REAL*, DE BELÉN GOPEGUI

CHRISTIAN BOIX

Université de Pau et des Pays de l'Adour

De l'aveu même de la narratrice Irene Arce, le roman *Lo real* est une méditation sur le mal. Ce propos de l'écriture est affirmé en des termes on ne peut plus clairs dès le début de l'œuvre : « Quiero doblar el último recodo [...] y alcanzar una verdad general: atreverse a levantar la mirada y poner en entredicho, por ejemplo, el sentido de aquellas historias donde el mal aparece como una fuerza espontánea¹. »

Le héros de l'histoire, Edmundo Gómez Risco, est un Comte de Montecristo moderne dont l'une des caractéristiques est d'avoir renoncé à l'idée même du bien : « [...] era un ateo del bien. No actuaba en aras del bien propio, ni por el bien de otros, ni por el futuro de la humanidad². » Son parcours va néanmoins l'amener à se heurter au mal tel qu'il apparaît aujourd'hui dans la société : non pas le Mal avec une majuscule, celui qui fait les délices des amateurs de sensations fortes et ne sert qu'à disserter dans le vide sur une idée corollaire du Bien aussi floue qu'inopérante, mais le mal avec une minuscule, celui qui est le fruit d'un agir quotidien et sourd, telle une gangrène, d'un réel qui est notre cadre naturel de vie. Le mal -le vrai- est inscrit dans les mille petites compromissions d'un système qui nous pousse à l'oublier au nom de perpétuels faux-semblants de bien. Le roman de Belén Gopegui dévoile le mal tel qu'il existe vraiment, hors des représentations démoniaques ou dantesques : un mal

¹ Belén Gopegui, *Lo real*, Barcelona : Anagrama, 2001, p. 12.

² *Ibid.*, p. 13.

presque insignifiant sur le moment, historiquement enraciné dans des circonstances qui fondent son visage changeant, accepté au nom d'objectifs lointains prétendument nobles, comme lorsque la fiction met ici en scène l'accession du PSOE au pouvoir et sa volte-face sur l'OTAN, comme lorsque le héros se laisse aller à mentir sur son CV, comme lorsque la narratrice accepte de commettre un larcin chez son employeur, comme lorsque l'ère des simulacres prend le pas sur la réalité.

Le mal ainsi revisité par la magistrale réflexion de Belén Gopegui est resitué et redéfini dans et pour notre époque, laquelle ne place plus, sous des mots qui perdurent (la bonté, la morale, le bien, le mal), les mêmes représentations. Le mal n'est plus un dragon que l'on pourrait terrasser une bonne fois pour toutes par la simple adoption de règles institutionnelles idoines. Le mal devient diffus, n'appartient plus à personne en tant qu'individualité, il ne relève peut-être même plus d'une volonté consciente et délibérée de « faire le mal » ; il est simple acceptation d'une mécanique immanente qui tourne sur elle-même et le reproduit avec la circularité d'une tragédie grecque¹. Dans ce cadre, le « bon » du titre de cet article ne saurait prétendre totalement au statut héroïque de l'incarnation abstraite du bien ; le « mal » n'est pas non plus un anti-héros investi dans quelque figure individuelle qui le condenserait. Si cette dialectique habituelle est ici mise à mal, c'est qu'il existe un fauteur de trouble : « le truand ». Le truand, c'est la réalité elle-même qui est bien plus complexe et sournoise que les visions religieuses, romantiques ou idéologiques de la lutte entre le bien et le mal ont pu le faire croire. Le roman *Lo real* redessine une nouvelle carte des dimensions de cette lutte éternelle, en interrogeant des rapports conceptuels qui semblaient aller de soi mais nous ont peut-être éloignés de l'appréhension réaliste du mal qui nous fait défaut pour comprendre la véritable nature de ce dernier et par là retrouver un chemin d'avenir.

¹ On ne s'étonnera guère de trouver dans *Lo real* un chœur antique qui suit et commente, de sa parole sagace, les actions du héros.

LA RÉCUSATION DE LA VISION TRADITIONNELLE DU MAL

Il n'est pas indifférent que l'anecdote commence, dans *Lo real*, par un épisode où la narratrice Irene Arce, réalisatrice d'émissions télévisées, décide de refuser de participer à un programme consacré au film *Le silence des agneaux*¹. A partir de cet exemple extrême du surgissement diabolique du Mal, la narratrice se démarque d'un certain nombre de conceptions traditionnelles du mal et elle pose ainsi, en creux, la sienne propre. Elle rejette le mal tel qu'il se donne spectaculairement à voir dans ces fictions de terreur « donde el mal aparece como una fuerza espontánea, como una floración estacional en forma de psicópatas y desequilibrados². » Le voyage au bout du Mal, tel qu'il se présente dans le film cité, présente l'inconvénient premier d'esquiver, par son outrance du pathos, des questions beaucoup plus pertinentes pour analyser et comprendre la dimension du mal qui affecte notre réel quotidien : « Las mayúsculas ciegan por el procedimiento de concentrar la mirada en la punta del asta donde cuelga la bandera y dejar fuera de la vista el ejército, las propiedades, el curso legal de la moneda, los pasaportes³. » Le second inconvénient de ces émissions, selon Irene Arce, c'est de retomber sans cesse dans une dialectique qui ne peut vraiment permettre de comprendre la nature du mal puisqu'il est conceptuellement subordonné à son contraire, le bien : « [en la televisión] los invitados dicen estar hablando del mal pero en verdad están hablando de lo bueno, de lo que cada uno entiende por lo bueno⁴. » On reconnaîtra dans cette approche télévisuelle, en effet, une démarche commune à toutes les doctrines (du stoïcisme à l'hégélianisme en passant par le rationalisme) : à partir d'une proposition majeure, considérée comme évidence première et qui identifie l'être et le bien, ces discours situent le mal par rapport au bien. Pour eux, le mal n'est jamais tel que par rapport à un bien possible. Dès lors, le mal est conçu comme un simple moment, un faux-pas dans le déploiement de l'être qui en lui-même est valeur. Le mal, en tant que tel, devient une absence, un manque, un vide. Et que dire d'une béance, sinon en parlant du bien dont elle tire son existence ? Cette logique est récusée d'emblée

¹ Film de Jonathan Demme (*The silence of the lambs*, USA, 1991). Scénario de Ted Tally, d'après le roman de Thomas Harris.

² Belén Gopegui, *op. cit.*, p. 12.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ *Ibid.*

par le roman, qui entend bien trouver une autre voie d'accès grâce à l'écriture-réflexion : « Por eso dije que no iría al programa y estoy aquí, la palabra tomada, en vez de ahí, en el televisor¹. » C'est pour cette même raison que le héros est pourvu d'une qualité qui exclut toute référence fondatrice au bien : « Edmundo Gómez Risco era un ateo del bien². » Le héros sera donc ici un « bon » qui refuse de croire au bien en tant qu'*a priori*.

Mais peut-être n'est-il pas superflu de s'arrêter ici sur la portée de l'enjeu philosophique que *Lo real* met en scène. Si l'on tente un rapide survol du parcours de la notion de mal, on découvre que cette problématique hante l'histoire de la pensée humaine sous des jours et des figurations changeantes. Pour la gnose, par exemple, le mal est une réalité quasi physique qui investit l'homme du dehors. Le mal est dehors et s'infiltré en nous, ou bien encore il est un monde extérieur dans lequel l'âme est tombée et duquel elle doit revenir. On reconnaîtra là la source de toutes les représentations infernales du mal, celle des mécanismes de la « possession », tout ce qui procède des puissances occultes vers l'homme. Si l'on en croit le philosophe Paul Ricoeur, le péché originel doit déjà être interprété comme un refus de la gnose : « le mal n'est rien qui soit, n'a pas d'être, pas de nature, parce qu'il est de nous, parce qu'il est œuvre de liberté³. » Ainsi le mal n'est pas être, mais faire : il procède de la liberté humaine vers la vanité du monde et de cette vision découlent les notions de liberté, de responsabilité et de devoir. L'homme tient entre ses mains son devenir et peut choisir entre deux voies. De cette représentation manichéenne de l'agir surgiront toutes les structures apparentées à la geste héroïque, jusqu'au romantisme révolutionnaire moderne. Mais on ne sort pas davantage par ce biais d'un mal qui n'existe qu'en vertu d'un bien absolu qui le soutiendrait, un bien qui aurait une positivité propre qui lui permettrait de se poser dans toute l'innocence de son ignorance du mal. Si l'on en reste là, tout dépendrait en quelque sorte de la volonté individuelle, laquelle pourrait trouver dans une certaine « Idée du bien » la norme intangible d'évaluation des conduites. C'est ce que persistent à croire, dans le roman, la génération des quinquagénaires ou le représentant syndical Enrique. Que cette norme soit recherchée dans les textes religieux ou dans un impératif catégorique kantien, l'être

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Paul Ricoeur, *Le conflit des interprétations*, Paris : Seuil, 1969, p. 268.

pourrait s'appuyer sur un sol ferme pour exercer sa liberté d'action juste. C'est bien là que le bât blesse dans la société moderne, comme le fait remarquer -non sans humour- le chœur dans le roman : « La vieja moral kantiana según la cual si todo el mundo tirara los papeles a las papeleras las ciudades estarían limpias, no te incumbe. El mundo está enfrentado y dividido¹. » Il n'existe plus de valeurs universelles ou communes dans un univers où chacun revendique la souveraineté pour inventer ses propres valeurs. Aucun bien objectif ne peut plus nous éclairer sur la nature du mal, parce que la découverte d'un mal objectif n'induit pas la désignation d'un bien objectif ; tout au contraire, la relativité du bien apparaît aujourd'hui comme le garde-fou protégeant l'humanité des falsifications du bien qu'elle a connues dans l'histoire récente. La métaphore des orangers, à la fin du roman, est riche de signification à ce propos : « El frío -dijo Edmundo- es malo para los cítricos. Tres horas a menos de dos grados bajo cero y el árbol puede morir. Sin embargo el frío es necesario para que el fruto vire, coja color y azúcares. Bueno, malo: para quién². » Ce relativisme exacerbé n'est évidemment pas délié des circonstances socio-historiques dans lesquelles il advient : le bien, le mal, la morale, la dignité, sont tombés sous la loi du marché et de l'échange dans une société libérale avancée. La réponse que fait Edmundo Gómez Risco, l'athée du bien, à son ami syndicaliste Enrique pose clairement la question de la fluctuation de valeurs qui, comme toutes les valeurs, suivent les cours du moment :

-Espero que te portes dignamente con los recolectores -bromeó Enrique.

-Me porto con la dignidad que me impone la organización de las relaciones de producción. En los años de mucho trabajo, cuando los recolectores están fuertes, hay que pagarles alojamiento y extras. En los años malos, duermen donde pueden y se les paga menos³.

Pourquoi cette mutation ? Tout simplement parce que le mal n'est plus conçu comme une anti-valeur absolue. Le mal est décrit comme une valeur relative : à soi, à des circonstances, à des finalités. Il perd par là son caractère de valeur en tant qu'absolu pour n'être plus qu'une réalité

¹ Belén Gopegui, *op. cit.*, p. 287.

² *Ibid.*, p. 385.

³ *Ibid.*, p. 384.

massive. D'où la leçon de réalisme du roman et la lucarne d'espoir qui en résulte : c'est à ce thème que nous voudrions nous consacrer maintenant.

LES VOIES D'ANALYSE ET DE RÉFLEXION PAR LA FICTION

Le choix du cadre référentiel de la fiction embrasse une période qui court depuis le scandale de l'affaire Matesa, avec la découverte des implications de l'Opus Dei, passe par la législature du PSOE, arrivé au pouvoir en 1982, et finit à la mi-octobre 1995. Certains ont voulu voir dans *Lo real* le roman de la Transition, ce qui n'est pas faux si l'on prend le vocable « transition » sous son acception la plus large. C'est bien d'une époque charnière qu'il est question, en effet ; mais d'une époque qui a vu, en Espagne, le passage intellectuel d'un affrontement manichéen entre le bien et le mal, de l'opposition dictature/démocratie, du franquisme vers une nouvelle donne. Après le rêve d'une démocratie juste et bonne qui aurait été le pendant idéalisé de l'ordre dictatorial ancien, advient la démocratie réelle, effective. Pour les Espagnols, c'est l'occasion de découvrir qu'en dépit d'indéniables changements salutaires, cette époque transitoire -ici prise sur un temps assez long- ne conduit pas de l'enfer au paradis. Le changement des structures institutionnelles était certes une condition nécessaire, mais en aucun cas suffisante pour obtenir une éradication définitive du mal. Celui-ci persiste, tel un fait têtue, niché dans les interstices du réel, et appelle une nouvelle vision des voies du « progrès ». Que s'est-il donc passé, en quoi la nouvelle donne a-t-elle changé les figures du mal ? Les mutations du réel ont-elles généré et déterminé une nouvelle nature du mal rendant obsolètes les analyses et les attitudes humaines antérieures ? C'est ce problème que voudrait poser *Lo real*. Les divers positionnements idéologiques et moraux qui articulent la société et ses tensions sont représentés dans ce livre, de façon à réunir l'ensemble des données susceptibles d'expliquer comment est née, dans cette période d'une vingtaine d'années, la situation présente. Pour la narratrice Irene Arce, la fiction a un but analytique et réflexif ; sa volonté

est d'écrire « para que podamos todos hablar ahora y en el futuro de cómo ocurrió entonces lo que nos afecta aquí¹. »

Ce qui nous *afecte*, c'est ce qui nous touche, mais en produisant en nous une impression désagréable, voire une souffrance. Ce mal ressenti est le point de départ de notre perception du réel, de même que le fondement d'un ailleurs auquel nous aspirons. En d'autres termes, notre désir n'est que l'attitude que provoque en nous le sentiment de rejet face à ce que nous ressentons comme mal. Les formes circonstancielles de l'insatisfaction, du sentiment d'imperfection, du souci, sont une énergie opérante, la face tangible et réelle qui dessine en creux les lignes figuratives de notre désir compensatoire du bien. Dans *Lo real*, chacun des personnages voit sa conduite déterminée par sa réaction propre de rejet face à des réalités précises, issues des circonstances du réel dans lequel ils vivent. Edmundo Gómez Risco est fils d'un père lampiste qui a fait partie des rares condamnés lors de l'affaire Matesa : marqué au fer rouge par cette expérience de l'injustice, il choisira d'étudier le journalisme à l'université de Navarre avec le secret projet de se venger du milieu qu'il hait. Victime des guerres de l'ombre entre milieux dirigeants, il aspire à devenir à son tour un champion du travail de l'ombre, un espion qui ne serait à la solde d'aucun gouvernement, d'aucun parti (sièges du mal à ses yeux) mais qui pourrait retourner leurs propres armes contre eux et surtout cesser de souffrir de leur domination : *non serviam*. Mais son choix est proche de celui qui consiste à combattre le mal par le mal. Irene Arce, la narratrice, voit en ce jeune homme prometteur un sujet d'observation privilégié : « hacer estudios en la superficie de ese chico para determinar si en alguna parte existía algo como el infierno, una manera de comportarse ajena a la lógica del bien [...] »². Arrivée à la cinquantaine, au terme d'une carrière à la télévision, proche d'une « mise au placard » qui la pousse à redonner du sens à son existence en méditant sur ce qu'elle ressent comme une triste dérive, elle décide de se lancer dans ce récit/méditation que sera le roman pour approcher une vérité rationnelle sur l'origine du mal qu'elle perçoit dans la société qui l'environne. Le chœur (des « salariés réticents à revenu moyen » !!!) joue son rôle de *doxa* attentive aux actions du héros. Il attend de voir en lui l'être qui saura braver et anéantir les cadres de l'absence d'horizon ressentie par tous. Mais le récit ne présentera pour aucun des personnages

¹ *Ibid.*, p. 17.

² *Ibid.*, p. 16.

le parcours rectiligne de la geste boutant hors les murs le traître et l'infidèle. Tous, peu ou prou, même si c'est à contre-cœur, devront accepter leur lot de renoncements et de compromissions avec « le système », c'est-à-dire avec le réel incontournable. Par exemple, on observe que Edmundo Gómez Risco, l'athée du bien, finit par s'adonner au désir qu'il récusait : « Y Edmundo pensaba lo que quiero, Fernando, lo que yo quiero es ser bueno¹. » Irene Arce, pour utiliser le héros dans sa découverte du mal, se vend d'emblée pour un plat de lentilles :

Y así fue como Edmundo me involucró en una especie de acuerdo comercial en virtud del cual él disponía de parte de mi desagrado hacia Silvia del Castillo, mientras que yo, a cambio del exiguo beneficio de saberla registrada, guardaba silencio. Un acuerdo insignificante respecto a sus contenidos, pero demasiado significativo con respecto a sus reglas².

Le chœur, sourcilieux gardien des valeurs collectives traditionnelles, est parfois capable d'hésitations et d'entorses à ses réticences : « Edmundo, si mientes con el consentimiento de otro, si faltas por un trato a la verdad y encubres, y te encubres, tu infamia toma cuerpo. [...] Quisiéramos decir: Edmundo, retrocede, mas en cambio decimos que si no retrocedes acaso el coro salga en pos de ti³. »

Faut-il fustiger ces êtres pour avoir accepté compromis et déviances ponctuelles ? Mais déviance par rapport à quel chemin balisé d'avance dans le vide éthéré d'une pensée dégagée de la contingence du réel ? Le sens de l'engagement ne se mesure pas à la véhémence de l'indignation, laquelle se paie souvent d'une révolte facile des mots. Si l'histoire du héros demeure ici exemplaire, c'est en vertu du fait qu'il a agi, qu'il a ouvert un parcours fondé sur une expérience de vie et tiré de là un enseignement valable pour lui comme pour les autres. Cette dimension essentielle de l'action était soulignée dès le début par le chœur, qui voyait en Edmundo Gómez Risco : « uno que convirtió su reticencia en algo concreto⁴. » Car, selon le chœur, la connaissance verbeuse sur le mal des

¹ *Ibid.*, p. 358.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 220.

⁴ *Ibid.*, p. 19.

salariés à revenu moyen est un leitmotiv aussi pesant qu'inutile : « Nos sobra comprensión. Los lunes, martes y miércoles, jueves y viernes venimos a llenar nuestro cupón de nada y no esperamos¹. » L'aventure d'Edmundo ne saurait suivre la structure de la seule dénonciation, pas plus que celle de la rédemption. C'est l'exemple d'une action, d'un surgissement de la pensée à partir du réel. De là, et de là seulement, peut naître une expérience, c'est-à-dire le point de jonction entre le concret et l'abstrait, la ligne de partage entre le mal et le bien, comme le suggère l'image suivante qui ouvre et referme le roman : « Has venido a la cima de la colina, estás aquí, en el suave promontorio y miras la otra ladera. Podrías empezar a bajar. No es un descenso pronunciado. Podrías empezar a bajar pero la otra ladera conduce al otro valle y allí no has estado nunca². »

LES VALEURS ISSUES DE L'EXPÉRIENCE

Le périple du héros, accompagné des commentaires du chœur, permet de questionner un certain nombre de valeurs, indûment oubliées, qui ont pu contribuer à nous conduire à la situation d'aujourd'hui. L'une des erreurs pointées par le roman de Belén Gopegui est la dimension collective des faits sociétaux. Le mal des idéologies contemporaines est sans nul doute l'exacerbation de la valeur individuelle des destinées humaines. Ce lieu essentiel de l'incarnation du mal contemporain est abordé sans relâche, sous des jours divers. Le chœur, par exemple, reproche dès le début à Edmundo Gómez Risco de trop écouter les sirènes individualistes, de ne pas avoir découvert le principe de réalité qui fait que chacun appartient à un groupe : « Cruzas la calle como si el orden de los semáforos girara en torno al hecho de que a las ocho y cinco vas a cruzarla tú. [...] Tienes quince años y dramatizas, y no sabes todavía que somos como tú, que eres como nosotras y nosotros³. » Ce thème de l'importance contestable du Moi est une dimension quasi obsessionnelle du roman. Ce dernier pose sans cesse la question du paradoxe de

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 11 et p. 379.

³ *Ibid.*, p. 35.

l'illusion de la destinée individuelle dans une société massifiée. Les membres réticents du chœur se demandent comment les « convaincus » peuvent encore passer leur temps « calculando su próximo ascenso, el día en que su renta media será un poco menos media aun siendo media durante toda su vida¹. » Face au mal de l'inégalité, l'idéologie ambiante produit des mythes de compensation, l'idée d'une légitimité juste et bonne du mérite personnel, fondée sur la liberté. Face à un mal objectif, le monde moderne libéral est capable de susciter l'idée fallacieuse d'un bien potentiel pour tous :

Si no existiera la lotería, el boleto o lavar los trapos sucios de tus jefes o servirles hasta que te den una isla para ti, o heredar veintiséis locales comerciales o triunfar por tu cara bonita, sería diferente. Pero existe. Es la ilusión que nos hemos ganado. ¿Quién aguantaría la idea de que va a vivir toda la vida en inferioridad de condiciones²?

Cette réponse d'une valeur compensatoire irréaliste est dénoncée dans ses méfaits, car elle permet à tout un chacun, y compris ceux qui ne croient pas à cette égalité des chances, de justifier leur propre « échec ». Ce qui revient à admettre et à conforter le système des valeurs régnautes : « La mayoría prefiere creer en la igualdad de oportunidades y sentirse culpable o, peor aún, creer que si no le ha tocado es porque se mantuvo fiel a alguna clase de principios³. »

Le mal, c'est le mythe perverti de la liberté. Déjà Kant, dans son *Essai sur le mal radical*, donnait à entendre que le mal suprême n'était pas l'infraction grossière d'un devoir, mais plutôt la malice qui fait passer pour vertu ce qui en est la trahison. Pour lui, d'une certaine façon, le mal du mal était plutôt la justification frauduleuse de la maxime par la conformité apparente avec la loi : bref, le simulacre de moralité. La démocratie, fondée sur le principe de la liberté et de l'égalité, laisse en théorie à chacun le droit de se réaliser⁴. Mais la réalité est objectivement différente si on la considère dans sa dimension collective : « Al coro de

¹ *Ibid.*, p. 18.

² *Ibid.*, p. 323.

³ *Ibid.*

⁴ On trouve cette maxime sans cesse réaffirmée par les tenants du libéralisme orthodoxe. Cf. Discours de Nicolas Sarkozy devant l'université d'été UMP d'Avoriaz, en 2004 : « [Je m'adresse] A tous ceux qui croient dans la valeur du mérite, de la promotion sociale et de la réussite. »

asalariados de renta media [...] jamás le tocará la lotería pues el reparto daría un precio equivalente al del boleto, quizá el doble: dinero para coger un taxi de ida y vuelta una mañana, dinero para pagarse una Coca-Cola con avellanas, eso vale el azar¹. » L'avenir des masses ne colle guère à ces représentations mythiques du bien non fondées dans la réalité, non assises sur l'observation des structures réelles d'une société : « El soberbio cree que se basta a sí mismo, cree que su valor, su precio en el mercado, proviene de una habilidad, de una profesión o de un conjunto de facultades, [...] al margen de su momento histórico, de sus relaciones sociales². » Le mal radical, pour reprendre l'expression de Kant, est dans cette méprise et cette illusion. Et c'est là que se trouvent les germes d'une sourde colère collective : « La cólera dividida por el sueldo es el enojo³ », affirme le chœur.

En deçà de cette première localisation du mal, d'autres strates apparaissent qui touchent à la valeur de la dignité humaine. Celle-ci est rapportée au domaine collectif que nous évoquions précédemment (« la libertad será de muchas y de muchos o no será⁴ »), mais elle permet également de souligner une mutation profonde qui accompagne l'entrée dans l'ère moderne. Parmi les illusions qui subliment les maux réels, il en est une qui concerne la personne : « nacidos en la era de la ilusión democrática, atravesaron la adolescencia creyendo en la personalidad [...]⁵. » Qui dit personnalité présuppose personne, c'est-à-dire un personnage unique, capable de jouer un rôle et d'accomplir des actions originales, moins prévisibles, qui attestent d'une présence (humaine). Mais ce rôle, qui sous-entend « l'œuvre », est mis à mal par une époque qui préfère considérer de simples fonctions (techniques) occupables par des individus interchangeables : « no le necesitaban a él sino a uno como él [...], a uno que rellenara el hueco, que cumpliera la función. [...] En cuanto a ser yo, ¿qué predicado aceptaría⁶? ». L'individu est substituable : on n'attend de lui qu'un résultat prévisible, mesurable, escompté. La société marchande a substitué l'individu à la personne, en même temps qu'elle remplaçait le rôle par la fonction. Qui ne voit que l'identité personnelle s'attache aux rôles plutôt qu'aux fonctions qui rendent l'être

¹ Belén Gopegui, *op. cit.*, p. 61.

² *Ibid.*, p. 200.

³ *Ibid.*, p. 83.

⁴ *Ibid.*, p. 116.

⁵ *Ibid.*, p. 240.

⁶ *Ibid.*, p. 201.

anonyme ? C'est la conscience de cette dépossession qui pousse Edmundo Gómez Risco à se construire une double vie. Celle qu'il mène dans les diverses institutions où il travaille (en tant qu'individu pourvu d'une fonction) et celle qui relève de son bureau secret depuis lequel il mène ses actions guerrières de l'ombre (en tant que personne désireuse de jouer un rôle) : « Edmundo se preguntaba cuál sería su trabajo secreto, su forma de no necesitar tanto a la empresa. Una segunda existencia puesta a buen recaudo de quienes podían dañarle la primera¹. » Là encore, on voit comment le mal perçu dans le réel environnant suscite le désir de lui échapper et par là même l'invention de stratégies alternatives qui, si elles n'ont pas le visage radieux du bonheur absolu, représentent à tout le moins l'incarnation dans l'action d'un ailleurs, d'autre chose :

La normalidad ha empezado a dar vueltas y hemos quedado fuera del círculo. Pero es posible que eso que gira, gire sólo sobre su eje, gire consumiéndose, mientras que fuera del círculo algo se esté moviendo en línea recta. Los que giran no están del todo seguros de lo que pasa fuera, no pueden estarlo. Por el momento los de fuera somos menos, aunque quién puede asegurar que no hemos escogido el modo de desplazamiento más adecuado².

Cette ligne droite, qui s'oppose à la tragédie d'un temps circulaire immobile, est une forme potentielle de progrès. Mais un progrès également revisité car le progrès, vu dans ses formes antérieures, était privé d'une réflexion sur l'homme lui-même. La définition du bonheur était close, refermée sur un futur meilleur censé advenir par le simple accomplissement d'une compétence et d'une imagination de techniciens (plus de richesse, plus de justice institutionnelle, plus de consommation). Mais le vrai progrès, aujourd'hui, passe autant par une découverte d'humanité que par une amélioration de la condition de l'homme : « El yo exigía libertad, mas no la inútil libertad de escoger entre un jersey azul y un jersey amarillo sino la libertad de que sus circunstancias no le impusieran el participio de criado, el predicado de señor³. » L'utopie est ici remplacée par l'espérance, qui vise à développer ce que l'humain contient en soi de plus désirable, sans pour autant oublier sa condition.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 167-168.

³ *Ibid.*, p. 201.

Edmundo Gómez Risco, comme Icare, monte vers le ciel et se brûle les ailes : il retombe alors dans le labyrinthe et c'est là, à terre, qu'il peut se désespérer ou entreprendre la destruction du Minotaure. Il ne suffit pas de dire non au mal et de concocter des plans grandioses contre lui. Il faut dire non, mais avec une attention patiente et acharnée à la réalité du monde. Nous avons trop pensé que nos organisations pouvaient porter le bien en elles-mêmes. Les utopies, qu'elles soient idéologiques ou celles du progrès, voyaient dans l'avenir radieux le dénouement attendu de nos problèmes. Mais l'atteinte de ce paradis du Bien est voisine du parcours de la flèche d'Achille, toujours plus loin la cible repoussée dans l'abîme du calcul : la réalité joue souvent de mauvais tours à notre rationalité et rien ne tombera du ciel. Il faut remplacer l'attente par l'attention, redevenir des êtres qui espèrent, armés de leur vigilance et enracinés dans le concret. Jamais le mal ne sera définitivement supprimé : le progrès du bien rêvé à partir du mal vécu est assujéti à un agir constant qui opère une patiente déformation de notre réalité dans le sens du désir. C'est dans ce temps long que réside le sens de nos vies :

En mañanas como ésta, el enojo crepita en nuestros cuerpos [...].
¿Lo que callamos, adónde irá? [...]

Es necesario revisar la idea de revoluciones de corta duración separadas por largos periodos de tranquilidad. La corteza terrestre nunca ha estado absolutamente tranquila. Los paroxismos son sólo culminaciones de la deformación que jamás ha cesado¹.

Et le roman de se clore sur une splendide inversion de la perspective contenue dans le célèbre vers d'Eluard : « El sol, azul como una naranja, empezaba a ocultarse². » La lumière de l'Idée a les couleurs du réel terrestre.

¹ *Ibid.*, p. 380.

² *Ibid.*, p. 387.

